

YTIER (Gustave), Châlons 1889. — Le 31 mai dernier avaient lieu, à Épernay, en présence d'une nombreuse assistance comptant beaucoup de Camarades, les obsèques du camarade YTIER, ingénieur-constructeur à Soissons, emporté prématurément par une embolie.

Le camarade THOMAS (Châl. 1894), président du Groupe régional de Soissons, et le camarade JACQUET (Châl. 1887), secrétaire du Groupe de la Marne, rappelèrent en termes élevés la carrière de travail de celui que la mort brutale venait d'enlever à l'affection des siens. Nous en reproduisons, dans cette trop courte notice, les éléments essentiels :

« Gustave YTIER né à Épernay, fut admis, en 1889, à l'École nationale d'Arts et Métiers de Châlons d'où il sortit, trois ans plus tard, dans un très bon rang. Fils et frère de cheminots, ayant appris à tenir la lime et le burin aux ateliers des Chemins de fer de l'Est, c'est là qu'il entra, au sortir de l'École et, de suite, il s'y fit remarquer par ses qualités.

» Successivement ajusteur, monteur, dessinateur, chef d'équipe, contremaître, ayant parcouru brillamment toutes les étapes de ce long et dur stage qui est la préparation nécessaire aux futurs conducteurs d'hommes, il quitta le chemin de fer en 1902 de son plein gré, pour se lancer dans l'industrie privée.

» D'abord ingénieur aux mines d'Auillac, il vint en 1905, à Soissons, s'associer dans un atelier de constructions mécaniques et de fonderie, auquel il donna, de suite, une impulsion marquée.

» Mobilisé pendant toute la durée de la guerre, alors que, sous les bombardements répétés, son usine s'effondrait au point de n'être plus, en 1918, qu'un monceau de ruines, YTIER, avec cette volonté froide qui caractérise les hommes d'action, reprend une propriété voisine, y réinstalle quelques machines-outils et, avec des moyens de fortune, en travaillant sans trêve ni repos, arrive à faire des travaux paraissant souvent bien au-dessus de l'outillage dont il dispose.

» Et, comme si ce n'était pas suffisant, il accepte encore, et remplit à son honneur les fonctions absorbantes d'expert et de juge en matière de dommages de guerre.

YTIER semblait devoir faire encore une longue carrière, et caressait des projets d'agrandissement de ses ateliers.

» Mais une fissure imperceptible s'était produite dans cette solide charpente, et notre bon camarade est tombé en plein travail, laissant sa veuve éplorée, qui fut sa collaboratrice dévouée, et devant la douleur de laquelle nous nous inclinons respectueusement. »

Communication faite par M. JACQUET (Châl. 1887).

GARNIER (Raymond), Ang. 1910. — Nos Camarades, et tous ceux qui ont connu Raymond GARNIER, ont appris sa triste fin avec une véritable stupeur.

Sa perte fut le résultat d'un accident malheureux, survenu au cours d'un bref séjour qu'il fit à l'île d'Oléron, son pays natal.

Le 7 septembre, alors qu'il se baignait avec sa famille, il fut entraîné par un courant, et, après avoir remis sa jeune femme, également en danger, à un sauveur survenu, coula soudain à pic, atteint, sans doute, de congestion.

Son corps ne fut retrouvé que trois jours après.

Le service funèbre et l'inhumation ont eu lieu le 11 septembre, au matin, à Dolus, dans l'île.

Le très faible délai qui s'est écoulé entre la découverte du corps et l'enterrement, n'avait pas permis d'avertir, en temps utile, la plupart des amis et camarades, de la date des obsèques de GARNIER.

M. DURET, de la manufacture de ressorts A. Duret, avait tenu, par sa présence, à manifester toute l'estime qu'il avait pour le directeur de ses ateliers.

Notre camarade HUET (Ang. 1905), adressa, au nom des anciens élèves de nos Écoles, un dernier adieu à celui qui venait d'être si brutalement enlevé à l'affection des siens et à la sympathie générale.

Raymond GARNIER, dont nous voulons succinctement retracer la trop brève existence, avait fait ses études à l'École nationale professionnelle de Nantes d'abord, à celle d'Arts et Métiers d'Angers ensuite; il fut un travailleur consciencieux et se montra animé de l'esprit de franche camaraderie qu'il devait toujours conserver.

La vie militaire, puis la guerre l'ont pris presque au sortir de l'école; dans ces circonstances encore, ses grandes qualités l'ont fait apprécier de ses chefs successifs; ses services lui ont valu une citation à l'ordre de la division, et l'armistice l'a trouvé officier du 8^e génie à l'armée d'occupation.

A sa libération, GARNIER trouva un emploi dans l'industrie automobile, aux usines Renault; il devait les quitter bientôt pour une situation supérieure dans les ateliers de la Précision mécanique.

Depuis quelques années enfin, il était entré à la Manufacture de ressorts Duret, où il fit preuve de qualités d'organisateur et de chef, et dont il était devenu le directeur, possédant toute la confiance de son patron et justement estimé par ses collaborateurs et ses ouvriers.

La fatalité vient de le surprendre dans ce dernier poste, brisant ainsi une carrière pleine d'avenir. La sympathie de tous, devant le tragique accident qui lui coûte la vie, va vers ses pauvres parents, sa femme bien-aimée et le cher petit enfant que laisse notre malheureux Camarade.

Analyse de la communication faite à la Société par M. HUET (Ang. 1905).